

été tué ou blessé, qu'un seul homme qui, n'ayant pas de fusil, et probablement, aussi, ayant peur, était parvenu à descendre des jubés : il était agenouillé aux balustrades, au moment où est arrivé, en passant à travers la grande porte, un boulet qui l'a coupé en deux. J'ai vu les deux moitiés auprès des balustrades.

Sur le soir, les Anglais se sont mis à tirer à boulets rouges; alors le feu a pris à l'église. Quand le feu a trop chauffé, il a fallu sortir; les flammes sortaient au-dessus de nous. Chénier nous dit :

« Mes amis, je vous ai toujours dit que plus tôt que de me sauver, je me ferais tuer ; je vais tenir parole. Il nous faut partir d'ici, voilà l'église en feu. Que ceux qui veulent se sauver se sauvent sur la rivière. Pour moi, je ne me sauverai pas, je me ferais tuer dehors. » Alors Deslauriers a crié : « Moi aussi ! » Après lui Guitard a crié : « Et moi aussi ! » quelques autres encore peut-être.

Nous descendîmes des jubés et du clocher avec beaucoup de difficulté, et nous sortîmes de l'église, les uns par les fenêtres, les autres par les portes de derrière ; l'une ouvrait sur le cimetière, l'autre du côté de la rivière ; il y en eut qui s'échappèrent par la porte de la sacristie. Je sautai par une fenêtre dans le cimetière. Chénier, Deslauriers et Guitard aussi, et beaucoup d'autres.

Le soleil était couché ; il faisait brun, mais l'église en feu nous éclairait.

Chénier, Guitard et Deslauriers, leurs fusils chargés à la main, ont grimpé sur le mur du cimetière et ont tiré. Les troupes tirèrent sur eux ; Guitard eut le cou traversé par une balle et tomba en dedans du mur, à une dizaine de pieds de l'église. Le lendemain, on a retrouvé la son corps tout grillé, avec cinquante-huit autres cadavres.

C'étaient tous des patriotes qui avaient été tués dans le cimetière et autour de l'église.

Chénier et Deslauriers avaient été atteints en même temps que Guitard, et s'étaient jetés dans le cimetière ; ils rechargeaient pourtant leurs armes et montèrent trois fois sur le mur pour les décharger ; la troisième fois, ils tombèrent blessés mortellement du côté des Anglais, qui les achevèrent, Chénier à coups de crosse de fusil, et Deslauriers d'un grand coup de sabre sur la tête.

Je me sauvai par la rivière sur la glace ; je passai une partie de la nuit dehors ; il faisait bien froid. Nous étions découragés, nous nous dîmes : « Tâchons de retourner à nos maisons au risque d'être pris. » J'arrivai chez moi à minuit ; il y avait une dizaine de femmes qui pleuraient. Le lendemain, nous fumes arrêtés. En passant dans le village, je vis le corps de Chénier ; il était étendu sur une table, chez un ouvrier — un *chaougan* — près d'une fenêtre ouverte exprès pour le faire voir aux patriotes.

Le pauvre Chénier était couvert de ses vêtements, sa poitrine seulement était découverte, et elle était fendue en forme de croix, et le cœur pendait en dehors. Des volontaires étaient là en grand nombre. Quand un patriote arrivait ou passait là, ils lui criaient :

« Viens donc voir ton Chénier, comme il avait le cœur pourri... »

Je remarquai aussi que la tête était couverte de caillots de sang, à cause des coups de crosse.

Je subis un interrogatoire. On me dit :

« Quel est votre capitaine ? »

« Je n'en ai pas. Je suis venu me battre pour défendre mon pays. Ce n'était pas contre la reine ; mais la reine est trop loin pour nous protéger ; pour lors, je me suis cru obligé de marcher contre ceux qui venaient nous attaquer. »

« Avez-vous tiré sur les troupes ? »

« Tant que j'ai pu, mon fusil en était tout chaud. »

« Avez-vous tué quelqu'un ? »

« J'ai vu souvent tomber des soldats ; mais, comme nous tirions en grand nombre à la fois, je ne puis dire si j'en ai tué. »

Après cela, on m'a emprisonné seul dans une chambre. Sur les cinq heures du soir, nouvel interrogatoire. Mêmes questions, mêmes réponses. Alors, on a pris ma mesure ; j'ai six pieds un pouce. (Félix Payriard est encore un magnifique homme.)

« Si la reine, m'ont-ils demandé, avait besoin de tes services, la servirais-tu ? »

« Sans doute. » Là-dessus ils m'ont donné une passe. « Retournez-vous-en chez vous, » me dit un des officiers. C'est ce que j'ai fait.

ECHOS DE LA CAPITALE

OTTAWA, 7 février 1878.

Le temps ne pouvait être plus beau, le soleil plus brillant pour l'ouverture du parlement. C'était le soleil de Marengo, disaient les libéraux, après le vote sur la nomination de l'Orateur.

Les députés étaient presque tous à leurs sièges, jeudi à trois heures. Les plus distingués, M. Thompson, de Cariboo, et M. DeCosmos, ont été les premiers rendus.

Un an ne paraît pas long, et pourtant, c'est assez pour opérer des changements dans l'apparence et la constitution d'un homme. Tel député qui était pâle, maigre, revient gros et gras ; un autre qui ressemblait à M. le sénateur G..., revient aminci comme M. le sénateur B.... Quelques-uns, malgré l'art, n'ont pu em-

pecher des ans l'irréparable outrage ; on remarque sur bien des têtes des cheveux perdus ou blanchis.

Sir John paraît toujours alerte. M. Mackenzie a vieilli un peu depuis qu'il est ministre, mais il n'a rien perdu de sa vigueur intellectuelle, de sa valeur dans le combat. M. Laflamme a pris place à côté de lui ; M. Laurier est sur la seconde rangée, à côté de Phon. M. Jones et derrière M. Smith ; il a toujours le même air calme, réfléchi, un peu maladif.

Dès la première rencontre, des coups de fusils ont été échangés ; on s'était à peine donné la main qu'on se battait.

Il s'agissait du choix de l'Orateur.

Le gouvernement voulut réinstaller M. Anglin ; l'opposition s'y opposa. Sir John prétendit que, conformément aux usages parlementaires anglais et aux règles de la Chambre, M. Anglin ne pouvait pas être élu Orateur avant de faire partie de la Chambre ; or, aucun député ne pouvait être considéré comme membre qu'après avoir été présenté par l'Orateur à la Chambre.

M. Mackenzie répondit que la présentation par l'Orateur n'était pas nécessaire ; que la déclaration et l'assermentation des membres devant le Greffier étaient suffisantes.

La division fut demandée, et le vote pris donna 116 voix à M. Anglin, supporté par le gouvernement, contre 53.

Quelques conservateurs, M. Masson entre autres, étaient opposés à un vote, et ils avaient raison : c'est un mauvais début.

M. Anglin va donc, cette année, comme les années précédentes, présider les délibérations de la Chambre, charge onéreuse dont il s'acquitte admirablement.

Vendredi, a eu lieu l'ouverture officielle de la session par le discours du trône. Quand les députés sortent de la Chambre, précédés de l'Orateur, pour se rendre à la barre du Sénat entendre le discours du trône, ils ressemblent à des écoliers qui changent de classe.

C'est une cérémonie assez emuyeuse ; on s'y rend en foule, cependant, pour voir le gouverneur, lady Dufferin et les toilettes des dames.

Comme de coutume, plus même que les autres années, il y avait plusieurs jolies femmes et bon nombre de magnifiques toilettes.

Parmi les figures nouvelles on a remarqué madame Laurier, madame P. Pelletier, madame R. Thibaudeau, madame Huntington, etc.

Le soir, il y a eu grand lever au Sénat. Le coup-d'œil était splendide.

Le discours du trône est assez long et annonce quelques mesures importantes relativement à la colonisation du Nord-Ouest et à l'indépendance du parlement : rien d'émuivant. Quel paisible pays que le nôtre !

Au moment où résonne partout le cliquetis des armes, où les peuples de l'Europe se préparent à fondre les uns sur les autres, notre gouvernement ne sait comment faire pour exciter un peu l'attention publique. On s'ennuie, tant la situation est calme ; le souffle puissant du Dr Tupper réussit à peine à servir la surface de l'eau.

NOTRE LANGUE

La livraison de décembre de la *Revue de Montréal* contient un article de M. l'abbé Chandonnet, intitulé : *Impressions des ouvrages et des journaux canadiens*, dans lequel on lit :

Nos livres et nos journaux sont remplis de fautes, fautes de genre, fautes d'accord, fautes de ponctuation, fautes d'orthographe, barbarismes, solécismes, fautes de typographie proprement dites, fautes de toutes espèces, en un mot.

Le *Canadien* fait les remarques suivantes à l'occasion de cet article :

Les fautes purement typographiques peuvent se pardonner, mais les fautes dont parle M. l'abbé Chandonnet, les fautes de français, ne se pardonnent point. On a toujours le temps d'écrire correctement. En faisant ces remarques, nous nous les appliquons d'abord, laissant à nos confrères le soin d'en prendre leur juste part.

Sous le rapport des fautes de ponctuation et d'orthographe, sous le rapport des barbarismes et des solécismes, personne n'a le droit de jeter la pierre à son voisin, car tous sont à peu près

également coupables, sauf de très-rare exceptions. On trouvera peut-être plus de fautes de ce genre dans certains livres que dans les journaux quotidiens faits à la vapeur.

Quoiqu'il en soit, nous sommes pleinement de l'avis de M. l'abbé Chandonnet : Tout le monde devrait reconnaître la faiblesse générale et travailler à la faire disparaître. Pour un, nous allons nous appliquer à purger notre feuille de ces fautes d'orthographe et de ponctuation qui se glissent malgré nous dans nos colonnes. Ainsi, nous n'écrirons plus Mgr. avec un point, mais Mgr sans point ; il en sera de même pour le mot Dr et les autres abréviations de ce genre, car le point ne s'emploie que dans le cas où l'abréviation ne se termine pas par la dernière lettre du mot abrégé. Nous serons sobre dans l'emploi des lettres majuscules ; nous n'écrirons plus le 15 Janvier, ni Saint-Joseph, car il faut de toute nécessité écrire saint Joseph et le 15 janvier. Les noms propres seuls, règle générale, prennent une grande lettre, les adjectifs, jamais. Les noms de localités, tels que Saint-Hyacinthe, Sainte-Thérèse, sont des noms composés, et s'écrivent toujours avec un trait-d'union.

Puisque nous en sommes sur ce sujet, pourquoi les Canadiens—je veux dire la classe instruite ; car le peuple, en tant que peuple, s'exprime assez bien—pourquoi les Canadiens qui ont reçu de l'instruction, parlent-ils leur langue d'une manière aussi affreuse, à commencer par l'auteur de ces lignes ? Pourquoi émaillent-ils leur conversation de ces ignobles *moé, toé, Viarge, regârdner, etc. ?* Pourquoi l'avocat dit-il : « Votre Honneur comprendrez, » au lieu de : « Votre Honneur comprendra ? » Pourquoi le juge même prononce-t-il ses jugements en termes si peu académiques ?

La faute en remonte à l'éducation que nous recevons dans les écoles et dans les collèges. Un écolier est-il jamais tombé sous la férule d'un professeur canadien qui sût le réprimander en bon français ? A-t-il jamais été châtié par son maître parce qu'il parlait au collège comme on parle dans la grange de son père ? Bien au contraire : si l'écolier, dégoûté d'un pareil système, s'efforce d'acquiescer par lui-même cette correction qu'on ne lui enseigne pas, il est ridiculisé par ses camarades ; il devient le jouet de l'ignorance et de la stupidité des autres.

Qu'arrive-t-il ? C'est qu'un Canadien, qui se trouve tout à coup transporté dans une société où la perfection du langage est de rigueur, balbutie, se trouble et a honte de lui-même. Nous connaissons des Canadiens qui occupent ici de hautes positions et qui se sont donnés pour Anglais à Paris, et ne s'expriment qu'en anglais, préférant renier leur nationalité plutôt que d'affronter le ridicule d'être Français et de parler l'algonquin.

A.-B. LONGPRÉ.

IMPRESSIONS LITTÉRAIRES

CHRONIQUES

Humeurs et Caprices, par Arthur Buies.

Que va dire le public ? Critiquer un ouvrage canadien lorsqu'il y a déjà cinq ans que l'auteur l'a lancé dans le monde des lettres et qu'il en a publié deux autres depuis ? Le cours risque de passer pour un revenant de la littérature. Qui sait même si quelques malins ne me croiront pas revenu du long sommeil de Rip Van Winkle ? N'importe, répondrais-je à ceux qui me blâmeraient : je ne viens pas critiquer, je viens donner mes humbles impressions sur l'œuvre, et, que cette œuvre soit vieille de cinq ans ou d'un siècle, que vingt critiques aient avant moi passé l'ouvrage au crible, il reste de ce volume assez d'esprit et de verve pour amuser encore et pour laisser au lecteur quelques impressions. Ce sont ces impressions que je livre aujourd'hui.

Si le volume des *Humeurs et Caprices* ressemblait à la préface que l'auteur y a accolée, cet ouvrage serait à coup sûr le plus grand fiasco de notre littérature. Près de lui les *Vengeances* seraient un chef-d'œuvre et les *Québécoises* un immense succès. Cette préface est tout simplement dégoûtante, et je ne vois que Buies qui soit assez osé pour écrire, de propos délibéré, les quelques lignes qu'il a placées en tête de son volume. Vouloir être original, c'est bon, et Buies l'est autant et plus que tout autre ; mais sacrifier pour cela sa réputation d'écrivain, s'emparer de la langue des carrefours et faire briller au

commencement d'un livre les expressions les plus vulgaires, c'est pousser le *caprice* un peu loin et courir le risque de décourager de suite le lecteur.

Pour l'édification des puristes, je cite :

Il n'y a pas de difficulté : je vous offre avec les présentes un petit volume comme vous en verrez peu dans les annales de notre littérature barbare. Près d'une centaine de petits chefs-d'œuvre réunis en bloc, c'est du bon latin. La plupart d'entre vous les ont déjà lus ; relisez-les, *ca sera carpeel*. Vous y trouverez sans doute beaucoup de défauts ; alors contemplez-vous vous-même, *il n'y a pas de soin*, vous en trouverez encore bien davantage....

... Se faire mettre en volume n'est pas ce qui force le plus. Ça prend pas toujours des colasses comme moi pour cela....

C'est un bon petit *Canadien*, pas mal capable....

Introduire un volume auprès du public avec une pareille préface est de très-mauvais goût. La préface est au livre ce que le péristyle est au temple. Gâter l'entrée de l'édifice, il n'aura plus la même valeur pour ceux qui ont souci de l'art. Il est vrai que, pour arriver dans l'enceinte du temple, il faut traverser l'entrée, tandis que beaucoup dévorent un livre sans se douter de l'humble préface oubliée. Mais l'auteur doit compter surtout avec ceux qui s'occupent de littérature et qui entrent dans le livre par la porte et non par la fenêtre, et il doit prendre soin de se concilier le lecteur dès les premières pages. A quoi sert une préface si elle n'est pas lue, ou si, étant lue, elle est jugée indigne de l'écrivain ? Si jamais les *Humeurs et Caprices* ont les honneurs de la réimpression, l'auteur devra, dans son intérêt et dans l'intérêt des lettres canadiennes, retrancher la préface.

C'est beaucoup parler à propos d'une petite préface de trois pages, me dira-t-on. C'est vrai, mais je donne pour excuse que la préface est d'une importance plus grande qu'on ne le pense. Qui aime à se faire introduire par un mal-appris, et quel est l'auteur qui ne trouve pas prudent de lancer son livre en bonne compagnie ?

Heureusement que la préface est courte et que les chroniques sont nombreuses. On se dédommage sur le reste du dépointement causé par les premières pages. Buies a déployé dans ses causeries un talent plein de souplesse. Il aborde tantôt le tendre, et, pour un vieux garçon, cela indique encore un peu de chaleur ; tantôt le pathétique, et, pour un bohème, c'est un véritable tour de force ; tantôt le badin, ce qui, pour un homme blasé, constitue une véritable innovation ; tantôt, enfin, le sérieux, ce qui bouleverse toute idée que le lecteur a d'ordinaire d'un chroniqueur. C'est un caméléon.

Il y a cependant des restrictions à faire. L'auteur littéraire a une manière à lui toujours spirituelle, mais qui manque souvent de bon goût. Il est amusant à sa façon, comme Fabre l'est à la sienne. Buies, par ses tirades, provoque de graves états de rire ; Fabre, par sa délicatesse de langage et d'esprit, donne à son lecteur une jouissance plus calme et, par cela même, plus durable. Dans les chroniques de Buies, les inégalités de style sont fréquentes. Il est vrai que la chronique ne demande pas le style châtié des œuvres plus sérieuses, mais encore doit-on exiger plus d'efforts de l'un de nos brillants écrivains. Sa plume est trop facile ; elle court trop légèrement. Elle fait un peu, en littérature, l'écœle buissonnière. Si elle rencontre un obstacle, au lieu de le faire disparaître, elle le tourne, et le lecteur plus lourd qu'elle conduit s'y heurte. Connaissez-vous Buies dans la vie intime, ou même n'avez-vous fait que le rencontrer ? sa phrase lui ressemble. Elle *gambade*. Buies observe en badinant, et son volume contient une foule de petites études de moeurs. Il est né Français, c'est-à-dire malin, et, s'il n'a pas transplanté ici le vaudeville (cet honneur revient à monsieur Marchand), il a du moins contribué plus que tout autre à créer, grâce au caractère de son talent, la véritable chronique au Canada.

Sachons lui en tenir compte et encourageons aussi ceux qui, comme lui, quoique avec des ressources différentes, cultivent ce genre récréatif. J'ai nommé Fabre et Legendre.

SAINT-JULIEN.